

COMMUNAUTE PENITENTE, L'Anneau d'Or, numéro spécial, « Le Mariage, route vers Dieu », n. 117-118, mai-août 1964.

Une nouvelle expérience attend les jeunes époux qui s'imaginaient avoir réintégré le paradis terrestre : celle des limites de l'amour conjugal et du mal qui l'attaque de l'intérieur. Une seule espérance : le secours de Celui qui est venu tout sauver. Mais, entre les époux et Lui, le mal aussi est au travail. Reconnaître ce mal, le désavouer, lutter contre lui avec la force de la grâce, s'ouvrir à la miséricorde inépuisable de Dieu, c'est à quoi s'exerce inlassablement le foyer chrétien, communauté pénitente.

Comment Dieu, au travail dans le jeune foyer, va-t-il entraîner les époux à rechercher son amour, pour quoi ils sont faits, sans les amener à renier l'amour humain et le bonheur qu'ils viennent de découvrir ?

De deux façons : d'une part en les orientant vers son amour par les atouts mêmes de l'amour humain, sujet que j'ai déjà traité. Mais aussi, et en même temps, à travers la prise de conscience douloureuse des limites de leur amour, ainsi que du mal qui l'attaque de l'intérieur. Et c'est là mon sujet d'aujourd'hui.

Je me propose donc de vous présenter d'abord l'amour humain aux prises avec ses limites et son mal, ainsi que ses efforts pour y échapper ; ensuite je vous montrerai comment l'amour de Dieu tire parti des limites et du mal de l'amour humain pour amener à soi les époux et, en même temps, guérir leur amour.

L'AMOUR HUMAIN, SES LIMITES ET SON MAL

Les jeunes amoureux ne sont pas loin de penser qu'avec l'amour ils ont trouvé le salut. Leur intuition est juste, mais souvent ils commettent la méprise de croire que leur amour *est* le salut alors qu'il n'est que le chemin — et, pour les chrétiens, le sacrement — d'un autre Amour qui, lui seul, offre le vrai salut.

Réapparition du sentiment de solitude

L'amour, quand il surgit dans les cœurs, y éveille — ou y renforce — un besoin d'absolu, d'un absolu d'amour et de bonheur. Cette exigence d'absolu entraîne inmanquablement la réapparition du sentiment de solitude. Alors les époux vérifient l'exactitude de la cruelle petite phrase de Paul Valéry qu'ils avaient prise jusqu'alors pour la boutade d'un sceptique : « *Dieu a créé l'homme et, ne le trouvant pas assez seul, il lui a donné la femme pour mieux lui faire sentir sa solitude.* » Un foyer ami, qui est un foyer heureux, m'exprimait la même découverte en termes sans doute moins provocants et moins littéraires mais non moins explicites : « *La vie n'est-elle que l'apprentissage de la solitude, et le mariage, le moyen le plus subtil pour y arriver ?* »

Serait-ce déjà la faillite de l'amour ? Comment se comporter à l'égard de cette reviviscence du sentiment de solitude ? Faut-il le nier, faut-il s'y résigner comme à un mal nécessaire ? Rilke, dans ses *Lettres à un jeune poète*, l'analyse très subtilement. À ses yeux le sentiment de solitude, quand il s'agit d'un amour conjugal vivant et vrai, bien loin de témoigner d'un échec, révèle maturité et richesse. À vrai dire, sous sa plume ce terme de solitude apparaît comme synonyme de personnalité. C'est la personnalité saisie dans son originalité incommunicable. Le dialogue d'amour l'affine et l'enrichit mais toujours la respecte. Écoutez en quels termes il définit un amour conjugal évolué : « *Deux solitudes se protégeant, se complétant, se limitant et s'inclinant l'une devant l'autre.* »

La solitude qui surgit au cœur des mariés possède en effet une tout autre signification que celle des adolescents. Tandis qu'en celle-ci il faut voir l'avertissement que l'homme n'est pas fait pour le seul amour de lui-même mais bien pour le dialogue et l'union avec l'autre sexe, celle-là (si du moins l'homme

et la femme ont acquis une profonde expérience de l'amour) révèle que l'être humain ne peut s'achever que dans le dialogue et la communion avec Dieu.

Un film, il y a quelques années, avait eu l'audace de s'attaquer à ce grand sujet. « L'Extase », tel était son titre quelque peu ridicule. L'héroïne, ne voyant dans le mariage qu'un obstacle à cet absolu et non un moyen providentiel pour y accéder, avait quitté son foyer pour adopter une vie pauvre et humiliée. Le prêtre qu'elle crut devoir consulter quelque temps après, lui ordonna de réintégrer le domicile conjugal, l'obligeant purement et simplement à troquer son besoin d'absolu contre une honnête morale bourgeoise. Il est vrai qu'elle s'était trompée de voie pour parvenir au but entrevu : la sainteté. Mais lui ne se trompait-il pas plus gravement en présentant « le devoir d'état » comme une fin, un terme — donc une idole —, à cette femme que la faim de Dieu dévorait ? Il fallait bien, certes, lui conseiller de revenir à l'amour et au foyer, mais comme à un chemin devant la conduire à l'amour absolu : celui de Dieu.

« *Je suis la promesse qui ne peut être tenue, et ma grâce consiste en cela même* », cette déclaration d'une héroïne de Claudel, l'amour humain peut la reprendre à son compte. La promesse qu'il fait, et qu'il fait au nom de Dieu, seul Dieu peut l'honorer. Mais ce n'est pas une mince dignité de l'amour que d'être à la fois messager de Dieu et chemin vers lui. « *Si d'abord tu ne l'avais vu dans mes yeux, est-ce que tu aurais eu tellement besoin du ciel ?* »

Découverte du mal

La découverte des limites de l'amour, se traduisant par la reviviscence du sentiment de solitude, est loin d'être la plus cruelle. Plus déconcertante, la découverte du mal au cœur de l'amour.

Les époux ne tardent guère à déceler que subrepticement, le serpent s'est introduit dans l'éden de leur jeune amour dont ils croyaient l'entrée défendue par le chérubin à l'épée de feu. Ils savaient bien, certes, que le mal, du dehors, s'attaquerait à leur amour ; mais auraient-ils jamais soupçonné qu'il se manifesterait au sein même de cet amour, que chacun le trouverait en soi, en son propre cœur, et aussi dans le cœur de l'autre.

Ce mal a bien des visages. Ce sont d'abord les infirmités de l'amour, si l'on peut dire. Là où ils espéraient la complète transparence c'est l'opacité, leur cœur n'est pas assez pur. Au lieu de la communion parfaite qu'ils s'imaginaient avoir déjà conquise, c'est encore l'isolement : « *J'aime bien mon mari, confiait une américaine à André Maurois, mais il vit sur une île et moi sur une autre et comme nous ne savons nager ni l'un ni l'autre...* » Leur cœur n'est pas assez généreux pour se jeter à l'eau.

Au lieu du don parfait, le vieil égoïsme renaissant. *Ma femme est d'un égoïsme...* », déclare un personnage de je ne sais plus quelle comédie. « *Selon toi*, lui demande son interlocuteur, *qu'est-ce qu'un égoïste ? — Eh ! pardi ! c'est quelqu'un qui ne pense pas à moi !* » Aussi bien une insidieuse petite question surgit parfois : les gestes d'amour de mon conjoint, d'où viennent-ils, de sa tendresse ou de sa convoitise ? Et il n'en faut pas plus pour que se développe un doute corrosif.

Il peut y avoir plus grave : l'infidélité de l'un des époux éclate comme un orage qui saccage l'harmonie du foyer et le fait vaciller sur ses bases. À vrai dire, un égoïsme revendicateur et captatif l'avait préparé.

Réactions erronées

Les réactions avec lesquelles on évente le mal au travail dans l'amour ont une importance décisive pour l'avenir du couple. « C'est ma faute » traduit une réaction sûrement exacte, qui ne peut que favoriser un sursaut de l'amour. « C'est ta faute », voici le péril. Plus redoutable encore de penser ou de dire : « Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. » Mais il y a pis : c'est d'accuser l'amour d'être un piège. Perdre la foi en l'amour est une manière de suicide spirituel. On accuse l'amour au lieu de s'accuser : « J'attendais beaucoup de l'amour, et l'amour m'a bien déçue ! » me confiait, il y a des années, une femme de 45 ans, dans le bureau de la sacristie. J'eus l'imprudence de lui répondre : « Mais n'est-ce pas plutôt l'amour qui attendait beaucoup de vous ; et ne l'auriez-vous pas déçu ? » La riposte fut violente. J'appris ce jour-là qu'il vaut mieux ne pas toujours dire à une femme ce que l'on pense !

Il est une autre réaction, la seule qui mette sur la voie du salut : « N'y aurait-il pas un sauveur de l'amour ? » Je me contente de la mentionner pour l'instant ; nous devons d'abord réfléchir à la nature de ce mal présent à l'amour tel un ver dans un beau fruit.

La racine du mal

Il se révèle — ce mal — comme une réalité antagoniste de l'amour : celui-ci est bondissement hors de soi, celui-là est repliement, recourbement sur soi ; celui-ci est subordination au conjoint dont on fait siennes les joies, les volontés, les intérêts, celui-là est revendication d'autonomie, volonté d'annexion. Tandis que l'un est préférence du bien et du bonheur de l'être aimé, l'autre est avidité, convoitise, recherche de son bien propre. Quel est ce mal ? Quel nom lui convient ? Je me garderai bien de l'appeler amour de soi, car celui-ci est digne d'estime quand il est amour authentique : le Seigneur n'a-t-il pas recommandé d'aimer le prochain *comme soi-même* ? On pourrait l'appeler égoïsme, mais ce mot est bien falot. Le terme biblique de *convoitise* serait meilleur. En définitive je préfère appeler ce mal : le non-amour. C'est une réalité à la fois négative et curieusement active. Elle me fait penser à ce tourbillon qui, dans certains fleuves, aspire et engloutit le nageur imprudent.

Il est important pour les jeunes époux — et tout autant pour les moins jeunes — d'identifier la nature du mal qui menace de proliférer dans leur amour et de le ravager. Si mon diagnostic s'avère juste, le moyen de guérir se dégagera de lui-même : il n'est que de mobiliser en soi toutes les puissances d'amour, que de s'acharner à aimer. Le seul contrepoison au mal qui ronge l'amour, c'est l'amour.

J'aurais dû distinguer — mais il n'est pas trop tard pour le faire — deux niveaux dans le mal : le *mal-acte* et le *mal-état*. Le premier c'est la défaillance, le triomphe accidentel du non-amour, mais le cœur en son fond peut rester bien orienté. La preuve en est quand le rebondissement, sans tarder, suit la défaillance. Et, dans la mesure où celui-ci se manifeste prompt, vigoureux, généreux, on peut en déduire que l'amour est vivace, fort, fidèle. Par contre, quand décroît cette faculté de rebondissement, c'est un signe infaillible du déclin de l'amour. Que les époux soient vigilants !

Le mal-état est la disposition de celui qui prend son parti de ne plus aimer, parfois sous des dehors (non hypocrites) de fidélité, de sollicitude, de dévouement. Cette disposition souvent suit une première capitulation : on renonce à aimer davantage, on consent à se dire : « C'est assez ». Dans tout amour vrai il y a souffrance de ne pas faire plus afin que l'autre soit plus heureux : cette inquiétude qui étreint le cœur est l'âme vivante de l'amour. Décider aujourd'hui que l'on aime assez, c'est décréter la mort de l'amour, il ne restera plus, demain, qu'à prendre son parti de ne plus aimer.

Réconciliation conjugale

Mais laissons de côté ceux qui prennent ce parti, les retraités de l'amour. Et revenons au foyer où la lutte est engagée entre l'amour et le non-amour. Il est important de considérer comment, lorsque le non-amour les a momentanément séparés, les conjoints peuvent revenir au dialogue, renouer la communion d'amour. En un mot, demandons-nous en quoi consiste la réconciliation conjugale, quel en est le processus.

Ne pas prendre son parti du mal, du non-amour, c'est la disposition de base, elle ressort de ce que j'ai dit. Cela entraîne à reconnaître sa faute devant le conjoint, à se déjuger, à se condamner. (Je ne parle pas de fautes ignorées de lui et qu'il vaut mieux souvent ne pas révéler — c'est là un tout autre problème). La demande de pardon est la suite logique de cette reconnaissance. Quelle preuve d'amour dans cette démarche d'humilité ! Premier élément de cette réparation, de ce surcroît d'amour qu'on aspire à donner pour compenser le déficit d'amour dont on se reconnaît coupable. Encore faut-il, évidemment, que l'offensé soit accueillant. Mais s'il sait pardonner de ce pardon, le seul vrai, qui consiste à rendre sa confiance totale, il fera une admirable expérience, inattendue. Celle-là même du prophète Osée à qui Dieu demande de reprendre sa femme infidèle : l'ayant fait d'un cœur sans réticence, il n'eut qu'à recourir à son expérience personnelle le jour où il lui fallut révéler la fidélité, la tendresse, la miséricorde de Yahvé à l'égard de son peuple adultère. Si le prophète n'avait pas su pardonner, il n'aurait su entrer dans les secrets du cœur de Dieu et nous serions privés de quelques-uns des versets de la Bible parmi les plus émouvants. Écoutez : « *Mon cœur en moi se retourne, dit Yahvé, toutes mes entrailles frémissent. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère ... Je vais la séduire* (la nation

juive) à nouveau — *je la conduirai au désert et là je parlerai à son cœur. Et là elle répondra comme aux jours de sa jeunesse* » (Os 2, 16-17).

Savoir pardonner, science combien nécessaire aux gens mariés ! Il l'avait bien compris, ce pape qui terminait ainsi son toast à un repas de noces : *« Il est une grâce que je vous souhaite entre toutes et que ma prière sollicite de Dieu : c'est que tout au long de votre vie vous sachiez vous pardonner. »* Les célibataires parurent très surpris, les vieux ménages beaucoup moins...

Ne pas s'endormir sans s'être réconciliés, certains jeunes foyers prennent cette résolution et la gardent jalousement. Ils pressentent que l'avenir de leur amour en dépend. Je pense à l'un d'eux : Un soir, pour la première fois depuis trois ans de mariage, l'épouse refusa le baiser de paix. Sans rien dire le mari, un Lorrain, se mit à genoux au pied du lit et entreprit de réciter son chapelet, convaincu que c'était une heure grave. Le sachant capable de passer ainsi la nuit en prière, sa femme ne le laissa pas aller au-delà de la troisième dizaine !

Toute réconciliation vraie exige chez l'un et chez l'autre, chez l'un pour demander pardon, chez l'autre pour consentir au pardon sans réticence, un surcroît, un renouveau d'amour qui entraînera et favorisera un nouveau départ du couple vers une communion plus parfaite. Écoutez cet impressionnant témoignage publié naguère dans *l'Anneau d'Or*. Il montre bien ces différents moments de la réconciliation conjugale, depuis l'aveu jusqu'au nouveau départ.

« Une jeune femme, mariée trois semaines avant la guerre après des fiançailles hâtives, se trouve prise en charge depuis la captivité de son mari par une bande d'amis qui ne pensent qu'à la distraire : surprises-parties, cinéma, dîners au champagne, etc. Dans le groupe, un jeune homme, et les bons amis trouvent tout naturel de les rapprocher l'un de l'autre, chaque fois qu'ils le peuvent. On les taquine, on les plaisante, il faut bien qu'ils fassent la paire pour l'équilibre de la bande. Avec malice on insinue qu'ils flirtent. Enfin on les pousse à se recevoir l'un chez l'autre, traitant de peu aimables les réticences de la jeune femme. La tentation est trop forte, ils succombent. Un enfant est attendu. Immédiatement les bons amis s'indignent : « Elle est impossible, disent-ils, c'est à vous décourager de s'occuper d'elle. Quelle ignoble conduite ! Il n'y a qu'à la laisser tomber en attendant que son mari fasse de même. À son retour, nous saurons lui dire ce qu'elle vaut. » Et toutes les portes se ferment, et les cœurs aussi. *« Autour de moi, je n'ai trouvé que des pavés... »* reconnaissait plus tard la jeune femme.

Elle se décide à tout avouer à son mari. En réponse à sa lettre lui parvient, par retour du courrier, une carte avec ces mots : *« Je ne veux pas attendre pour te dire que je viens de recevoir ta lettre. Trop secoué par cette lecture, je ne peux te répondre longuement aujourd'hui, je te demande un peu de temps pour prier. Confions-nous à Dieu. »*

Et voici la lettre qu'elle reçoit peu après : *« Ma pauvre petite, bien souvent j'étais inquiet à ton sujet, je te savais si mal entourée. Je me fais le reproche de ne pas t'avoir soutenue davantage. Je te pardonne du fond de mon cœur. Cette faute que nous portons tous les deux sera un rappel de notre faiblesse et, dans notre ménage, un point de départ nouveau. »*

Il n'existe pas d'amour qui ne nourrisse en son sein, souvent à son insu, des germes de mort. Si les époux n'entreprennent pas une guerre d'extermination, habile et persévérante, leur amour n'y survivra pas. Cette lutte est exténuante. À vrai dire elle dépasse les forces humaines. Aussi bien n'est-on pas surpris des résultats d'une enquête récente révélant que l'amour ne survit pas plus de six ans au mariage, exception faite pour certains croyants dont celui qui présente l'enquête avoue ne pas connaître le secret. Au-dessus des forces humaines... mais pas au-dessus des forces de Dieu. Les époux s'étaient imaginé, au temps de leur jeune amour, en apparence si fort et invulnérable, qu'il avait en lui assez de puissance vitale pour triompher de ses ennemis du dehors et du dedans. Aujourd'hui il leur faut bien reconnaître qu'ils ont été présomptueux. Même pour s'aimer, d'abord pour s'aimer, l'homme et la femme ont besoin de Dieu. Sans lui, ils ne pourront se protéger du mal, sans lui ils ne sauront pas longtemps se pardonner, l'un à l'autre, les défaillances de leur amour.

« Si le Seigneur lui-même n'édifie la maison, c'est en vain que travaillent les ouvriers » (Ps 127).

LE MAL ENTRE LES EPOUX ET DIEU

Les époux, meurtris par leur déception, humiliés par leurs échecs, inquiets pour l'avenir, se retournent vers le Seigneur, empressés et quelque peu naïfs dans leur espoir que Dieu va tout arranger. Voici qu'ils font une découverte nouvelle : ce mal qui sans cesse tend à les désunir, ils le retrouvent au travail dans leurs relations avec Dieu, entre chacun et Dieu, entre le couple et Dieu. Qu'ils ne désespèrent pas mais se réfèrent à leur vie conjugale pour comprendre la nature du mal dans leurs rapports avec le Seigneur. Qu'ils reviennent sur leur expérience de la réconciliation, elle les aidera à découvrir la pénitence, ce retour à Dieu de l'homme pécheur. Ainsi Dieu fait tout servir au bien de ses enfants, même ces limites et ces échecs de leur amour dans lesquels ils croyaient voir le mal à l'état pur.

Se découvrir pécheur

Dans l'évolution de toute vie spirituelle, il est un instant crucial : celui de la prise de conscience de sa condition de pécheur lorsque, loin de perdre cœur, on se tourne résolument vers le seul Sauveur.

« Dans chaque destinée individuelle, quel est-il, le moment où l'enfant devient un homme ? Croyez-vous que votre virilité date du jour où, par quelque violence, ou quelque révolte, ou quelque triomphe, vous vous êtes affirmés devant les autres et devant vous-mêmes ? Allons donc ! Dans tout cela, quels périls enfantillages souvent ! En vérité, l'instant précis où nous sommes majeurs, c'est plutôt celui où, après quelque intime défaite, saisis par le sentiment de notre impuissance, nous disons enfin : « Seigneur, délivrez-moi de moi-même, je ne suis qu'un pauvre homme ! » À cet instant seulement, à cet instant de loyale humilité, l'enfance cesse. L'homme est majeur. »¹.

Ce qui est vrai pour l'individu l'est aussi pour le couple. Jeunes époux ils s'étaient imaginé, un peu trop facilement, que leur amour, leur mariage, était définitivement sanctifié, sanctifiant, invulnérable, d'un autre monde. Rendus plus lucides et plus modestes par l'expérience de leur vulnérabilité, de leur fragilité, ils comprennent que le mal qui cherche à les séparer l'un de l'autre travaille aussi à détacher de Dieu leur union. Des tentations variées les menacent.

Ce peut être la pensée qu'ils se suffisent. L'homme et la femme qui se marient ne forment-ils pas un être nouveau auquel rien ne manque, comme la sphère dont les deux moitiés viennent à se rejoindre ? La comparaison est fallacieuse. Ils devraient plutôt se représenter les deux moitiés d'une coupe, qui se rapprochent pour recevoir le don de Dieu.

Dangereuse, non moins, une certaine tentation d'idolâtrie, idolâtrie de l'être aimé, idolâtrie de l'amour : « Tu es tout pour moi » ; « Je veux te suffire et que tout bien te vienne de moi ». Qu'ils se hâtent de déjouer la ruse du mal ; elle serait mortelle, et pour leur amour et pour leur foi. « *Il ne convient pas de diviniser l'être aimé*, écrit Gustave Thibon. *Cette idolâtrie conduit, à brève échéance, à l'indifférence ou à la répulsion. L'authentique amour nuptial accueille l'être aimé non pas comme un dieu mais comme un don de Dieu, où tout est renfermé. Il ne le confond jamais avec Dieu. Il ne le sépare jamais de Dieu.* »

Plus avancés sur le chemin de la vie, les époux n'en restent pas moins menacés par ces deux tentations : celle de se suffire, celle de s'idolâtrer. Une autre encore surgit, celle de refuser la loi de Dieu, notamment dans le domaine de la vie sexuelle. Tandis qu'aux débuts du mariage, pour les jeunes époux chrétiens, aimer Dieu et aimer son conjoint, cela paraît tout un, quelques années plus tard les deux amours semblent, parfois, devenir concurrents sinon ennemis. Et il arrive que l'amour conjugal ne s'incline plus devant les préceptes du Seigneur. Mauvaise volonté ? Peut-être. Plus souvent, faiblesse.

En bien d'autres domaines encore, les époux sont obligés de constater qu'ils ont peine à consentir aux volontés divines. S'ils réfléchissent, ils ne tardent pas à comprendre que le mal dans leurs relations avec Dieu est analogue à celui qui travaille à leur désunion : c'est le même non-amour. Une terrible pesanteur s'oppose à leur élan religieux et la « convoitise », cette préférence de soi, souvent prend le pas sur le don de soi : au lieu de subordonner leurs intérêts à ceux de Dieu, ils font l'inverse. Entre la convoitise et l'amour, une guerre inexpiable est déclenchée, celle-là même dont parlait saint

¹ R.P. MIEL, cité dans *Catholicisme*, par le R.P. H. DE LUBAC.

Augustin : « Deux amours ont fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu a fait la cité terrestre, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la cité de Dieu. » Ils prennent conscience alors qu'il faut opter : de leur amour pour Dieu ou de leur amour mutuel, lequel passera d'abord ? Quand une opposition surgira, lequel sacrifieront-ils à l'autre ? Et s'ils sacrifient l'amour pour Dieu à leur amour mutuel, qui donc alors sauvera cet amour conjugal dont ils ont entrevu qu'il ne peut pas se sauver lui-même ? La bonne option une fois prise, en toute lucidité et loyauté, ils ne seront pas à l'abri des attaques du mal. Quoique plus forts il leur arrivera peut-être encore d'y céder.

La vertu de pénitence

La réconciliation conjugale à laquelle ils se sont exercés — et dont je vous ai plus haut analysé le processus — leur enseignera les voies de la réconciliation avec Dieu. Il s'agit d'abord de ne pas prendre son parti du péché, c'est la condition de base : « *Mon péché, moi, je le connais, ma faute est devant moi sans relâche* » (Ps 51). Puis, premier pas du retour, d'avouer son péché, de le regretter, de se condamner : « *Contre toi, toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait. Mais d'un cœur brisé, broyé, tu n'as point de mépris* » (ibid.). En outre, il est nécessaire de solliciter son pardon par un acte qui soit tout ensemble humilité et confiance : « *Lave-moi : je serai plus blanc que neige. Rends-moi le son de la joie et de la fête* » (ibid.). De plus il faut vouloir « satisfaire », comme disent les théologiens, c'est-à-dire compenser, par un surcroît d'amour, le déficit d'amour que fut le péché.

Ces différentes démarches intérieures constituent la vertu de pénitence. Mais l'Église enseigne que ces sentiments de pénitence ne peuvent nous obtenir le pardon de Dieu que si la résolution de recourir au sacrement de pénitence et une charité parfaite les accompagnent.

Découverte du sacrement de pénitence

C'est pourquoi il me faut maintenant vous parler de ce sacrement si peu apprécié de tant de chrétiens et, souvent, encore moins compris qu'apprécié. Il est étrange que des enfants de Dieu tiennent moins à recevoir ce sacrement que les époux dont je vous ai parlé à ne pas s'endormir le soir sans avoir échangé le baiser de paix.

Pour mieux comprendre le sacrement de pénitence, prenons un peu de hauteur. Et d'abord rappelons-nous la grande initiative du Fils de Dieu. Il est venu sur terre, s'est immergé dans l'humanité pécheresse, après avoir endossé notre « corps de péché », et s'est livré à la colère du mal. Celui-ci, ne trouvant en lui aucune complicité, s'est attaqué à sa chair non moins vulnérable et mortelle que la nôtre. Affronté à l'épreuve, le Christ est resté parfaitement soumis à la volonté de son Père. De l'obstacle de la souffrance et de la mort, il a fait l'occasion d'affirmer son amour et de confesser qu'il était juste que souffre et meure son corps pour rendre hommage à l'intransigeante sainteté de Dieu. Mais voici que par la mort et la résurrection, cette nature humaine qu'il avait revêtue — disons mieux, épousée — passe de la condition de péché à la condition glorieuse. Ainsi se trouve sanctionnée la victoire de son amour. Et depuis ce jour le Christ, par la communication qu'il fait de son amour vainqueur aux hommes qui s'y ouvrent, suscite en ces hommes pécheurs une pénitence vraie, efficace, de réconciliation avec le Père. Voyons comment.

C'est à la fois du dedans et du dehors que cet amour vainqueur vient au secours du pécheur. *Du dedans* : c'est lui qui éveille au cœur du pécheur ce processus de la pénitence dont je vous ai parlé. Sous son action, l'homme se reconnaît pécheur, se juge et se condamne, se repent et demande pardon, se propose de réparer. Mais en même temps cet amour vainqueur pousse le pécheur à traduire ces sentiments par une démarche extérieure : à se rendre à l'église, à s'agenouiller aux pieds d'un prêtre, à lui confesser ses péchés et lui exprimer son repentir et sa volonté de réparer. En ce prêtre, le pécheur pénitent trouve l'amour vainqueur du Christ venant *du dehors* à sa rencontre. Par les paroles sacramentelles du prêtre, Jésus-Christ se saisit de la pénitence du pécheur et l'associe à sa propre Passion. Et voilà que tous les sentiments de pénitence au cœur de cet homme sont consacrés, sanctifiés, sacramentalisés par la vertu de la Passion du Seigneur. Soulevée par l'amour vainqueur du Christ, la pénitence du pécheur devient sacramentelle, enfin efficace de réconciliation avec Dieu, dans l'amour retrouvé.

Vous comprenez l'erreur de ceux qui recherchent dans le sacrement de pénitence une efficacité automatique. Les paroles du prêtre exigent pour être efficaces que le pécheur apporte un cœur bien

disposé. S'il n'y avait pas de pain sur l'autel, c'est en vain que le prêtre répéterait : « Ceci est mon corps » ; de même, s'il n'y a de pénitence en l'âme du pécheur, en vain le confesseur dit : « Je t'absous ». Encore une fois, par le sacrement c'est la pénitence du pécheur qui devient efficace de réconciliation.

Le sacrement de pénitence au foyer

En suite de ce bref exposé sur le sacrement de la pénitence, il nous faut voir maintenant son rapport au sacrement de mariage.

Il y a de cela bien des années, je reçus la visite de deux jeunes mariés qui m'adressèrent une requête : « Mon Père, nous désirerions nous confesser ensemble ». Plus d'une fois par la suite il m'est arrivé d'entendre formuler le même souhait. Dans le désir qu'exprime cette demande, il faut voir plus et mieux qu'une naïveté de jeunes mariés : le sentiment que non seulement chacun a besoin de se réconcilier avec Dieu mais aussi que le couple, en tant que tel, éprouve un même besoin, parce qu'en tant que tel il a offensé Dieu. L'intuition est juste. Et s'il n'est pas question de confession commune, du moins importe-t-il que les époux vivent une vie commune pénitente.

Entre époux d'abord. Elle sera acceptation par eux de leur condition de pécheurs, des perturbations et des souffrances que celle-ci entraîne. Chacun s'acceptera pécheur et acceptera que l'autre le soit. Ils s'imaginaient peut-être, au départ, que leur amour constituerait un petit paradis au sein d'un univers pécheur. Ils sont désormais en possession de cette vérité toute simple : 1 pécheur + 1 pécheur = 2 pécheurs, et non pas un couple parfait. Ainsi sont-ils guéris de la naïveté de croire que le péché n'affecte que leurs relations avec Dieu : leurs rapports mutuels ne sont pas épargnés.

Autre aspect de cette humilité foncière qui est devenue la loi de leur vie commune : ils se reconnaissent solidaires dans le mal. Quand l'un est infidèle à l'amour, l'autre sait bien qu'il lui revient une part de responsabilité — 5, 30, 60 % peut-être : s'il avait aimé mieux, n'aurait-il pas préservé son conjoint de la défaillance ? Solidaires dans le mal, ils entendent aussi être solidaires dans la libération du mal. Ensemble ils s'efforcent de réparer leurs fautes contre l'amour conjugal. Ensemble ils mènent le combat pour un amour toujours plus parfait.

Mais ils n'oublient pas que c'est d'abord envers Dieu qu'ils sont pécheurs, que c'est d'abord avec lui qu'ils doivent se réconcilier. Leur amour mutuel ne se purifiera et ne se fortifiera que dans la mesure où ils s'entraideront dans la lutte pour la libération du péché, que dans la mesure où se développera leur amour pour Dieu.

Aussi bien présentent-ils à Dieu le visage d'une communauté pénitente. Chaque jour pécheresse, hélas ! mais aussi chaque jour repentante, chaque jour pardonnée. Toute la spiritualité de leur foyer ne tient certes pas dans cette attitude de pénitence. Mais toute spiritualité conjugale est en porte-à-faux, qui n'est pas édifiée sur ces fondations.

Ce n'est pas la seule communauté conjugale mais la famille tout entière qui doit être animée par cette volonté d'entraide dans la lutte contre le péché. Là où il en est ainsi, les relations entre parents et enfants ont un caractère de vérité qu'on ne trouve guère dans tous ces foyers où le comportement des parents laisse entendre que, bien entendu, seuls les enfants font des « bêtises » et commettent des péchés. Tel père de famille que je connais, ayant mieux compris, au cours d'une réunion de foyers, ce qui devrait être, fit précéder le *confiteor* de la prière du soir de ces mots : « *Nous allons demander pardon à Dieu pour les péchés de la journée, ceux de papa, de maman, de Benoît, de Bernadette, de François.* » Et voilà que François (4 ans) se redresse : « *Mais, papa et maman, ils font pas de péchés !* » Jusqu'à présent, en effet, le père se contentait d'énumérer les noms des enfants. Quelle bonne occasion de faire comprendre cette solidarité des membres de la famille dans la pénitence !

Les admirables « Psaumes de la pénitence »² ne devraient-ils pas avoir une place privilégiée dans la prière familiale ? Ils initieraient à cette attitude chrétienne foncière de la pénitence. Un texte de Tertullien, qui, il est vrai, s'adresse aux membres de la communauté ecclésiale, exprime bien, cependant, ce que devraient être les relations entre les membres du foyer chrétien. « *Pourquoi les redoutes-tu comme s'ils allaient s'applaudir de tes chutes à toi ? Le corps ne peut trouver plaisir aux blessures d'un de ses membres. Il faut, au contraire, qu'il souffre tout entier avec le malade et qu'il cherche remède.*

² Ps 6, 32 (31), 38 (37), 51 (50), 102 (101), 130 (129), 143 (142).

Quand deux chrétiens sont unis, c'est l'Église ; l'Église, c'est le Christ que tu étrennes, c'est le Christ que tu pries. De même, quand eux se penchent sur toi, c'est le Christ qui souffre, c'est le Christ qui prie en toi son Père. »

Vie pénitente

Qui dit pénitence dit aussi, nous l'avons vu, « réparation », « satisfaction ». Ces mots qui ont un visage maussade recouvrent une réalité très riche. Le foyer vraiment chrétien accueille dans cet esprit de réparation les labours quotidiens, la maladie, les épreuves diverses, les douleurs de l'accouchement pour la mère et toutes les exigences d'une vie où la charité envers le prochain n'est pas un vain mot... Il sait également faire place à la mortification volontaire : privations variées, jeûnes, continence... Toutes ces peines, par leur rattachement au sacrement de pénitence et à travers lui à la Passion du Seigneur, deviennent pénitence chrétienne, efficace de réconciliation avec Dieu, participation au Mystère pascal du Christ, amour vainqueur. Le prêtre, pour rappeler la nécessité de la réparation, donne, après l'absolution, une pénitence sacramentelle sous forme d'une prière, d'une aumône... mais le chrétien qui comprend ce que signifie cette prière ne se considère pas quitte à si bon compte. Tout au long de la vie il veut s'essayer à donner un surcroît d'amour.

Ainsi, c'est toute la vie quotidienne du foyer qui est vue dans le prolongement du sacrement de pénitence, qui devient pénitentielle, réparation, surcroît d'amour.

Témoignage du foyer pénitent

Le foyer chrétien n'a pas pour autant l'obsession du péché. Il ne limite pas sa spiritualité à la pénitence, mais il est bien vrai qu'il met celle-ci au fondement de tout son effort de sanctification. Il la vit, non pas dans l'angoisse mais humblement et paisiblement, en union avec la grande communauté pénitente qu'est l'Église, se sachant, se voulant cellule de cette grande Église. Et à partir de cette vie pénitente s'épanouira en lui un climat de joie pascale dans le rayonnement de l'Eucharistie où il va rencontrer le Christ ressuscité et glorieux.

Le témoignage d'un tel foyer ne se limite pas, non plus, au rayonnement de sa seule vie pénitente, mais il est bien cela d'abord, et c'est d'une grande portée. Cette vie pénitente, en effet, est proclamation de la sainteté de Dieu car c'est bien cette sainteté qui l'exige. Mais en même temps elle célèbre la miséricorde divine à laquelle puise le foyer et qui se traduit par la confiance joyeuse et la paix rayonnante de tous ces pécheurs pardonnés. Tant de foyers qui parlent de témoignage comprennent-ils suffisamment qu'il s'agit peut-être plus de laisser voir, tout simplement, leur vie pénitente que d'éblouir le prochain par des vertus exceptionnelles.

Un homme politique étranger, après quelques jours passés dans un foyer me disait : *« Je sais maintenant que si mon pays, à l'image de cette petite communauté familiale, se repentait, faisait pénitence, il connaîtrait la paix qui règne dans le foyer où je viens de séjourner. »*

*

Au terme de cette conférence, peut-être avez-vous envie de me poser une question : Nous voyons bien l'importance du sacrement de pénitence pour le foyer chrétien, nous comprenons qu'il est un facteur d'union, de paix et de joie, et aussi de progrès spirituel. Mais n'est-ce pas lui attribuer ce qui revient normalement au sacrement de mariage ? La question est bonne. Elle exigerait quelques développements. Je me contenterai de brèves remarques.

Il convient de se garder de deux erreurs opposées quand on parle du sacrement de mariage : celle qui consiste à y voir un sacrement totalitaire tenant lieu de tous les autres, et celle de le négliger au bénéfice des autres. Le sacrement de mariage c'est l'art, ou mieux la grâce, d'utiliser et de mettre en œuvre, mari et femme ensemble, les ressources des autres sacrements. Et ceci pour le progrès spirituel de chaque époux, pour le perfectionnement de leur union et de leur amour conjugal, et pour la fécondité charnelle et spirituelle de leur foyer.

Mon ambition était, ce soir, de vous faire découvrir les secours et les richesses que le mariage devrait puiser au sacrement de pénitence, sacrement qui lui aussi mérite d'être

appelé : sacrement de l'amour — de l'amour défaillant qui s'humilie et demande pardon, de l'amour infini qui pardonne et rend sa totale confiance